

# Voici le mois de mai

Le mois du printemps parfumé

Qui, sous les branches,

Fait vibrer des sons inconnus,

Et couvre les seins demi-nus

De robes blanches.

Voici la saison des doux nids,

Le temps où les cieux rajeunis

Sont tout en flamme,

Où déjà, tout le long du jour,

Le doux rossignol de l'amour

Chante dans l'âme.

Ah ! de quels suaves rayons

Se dorent nos illusions

Les plus chères,

Et combien de charmants espoirs

Nous jettent dans l'ombre des soirs

Leurs rêveries !

Parmi nos rêves à tous deux,

Beaux projets souvent hasardeux

Qui sont les mêmes,

Songes pleins d'amour et de foi

Que tu dois avoir comme moi,

Puisque tu m'aimes ;

Il en est un seul plus aimé.  
Tel meurt un zéphyr embaumé  
Sur votre bouche,  
Telle, par une ardente nuit,  
De quelque Séraphin, sans bruit,  
L'aile vous touche.

Camille, as-tu rêvé parfois  
Qu'à l'heure où s'éveillent les bois  
Et l'alouette,  
Où Roméo, vingt fois baisé,  
Enjambe le balcon brisé  
De Juliette,

Nous partons tous les deux, tout seuls ?  
Hors Paris, dans les grands tilleuls  
Un rayon joue ;  
L'air sent les lilas et le thym,  
La fraîche brise du matin  
Baise ta joue.

Après avoir passé tout près  
De vastes ombrages, plus frais  
Qu'une glacière  
Et tout pleins de charmants abords,  
Nous allons nous asseoir aux bords  
De la rivière.

L'eau frémit, le poisson changeant

Émaille la vague d'argent  
D'écailles blondes ;  
Le saule, arbre des tristes vœux,  
Pleure, et baigne ses longs cheveux  
Parmi les ondes.

Tout est calme et silencieux.

Étoiles que la terre aux cieux  
A dérobées,  
On voit briller d'un éclat pur  
Les corsages d'or et d'azur  
Des scarabées.

Nos yeux s'enivrent, assouplis,  
A voir l'eau dérouler les plis  
De sa ceinture.

Je baise en pleurant tes genoux,  
Et nous sommes seuls, rien que nous  
Et la nature !

Tout alors, les flots enchanteurs,  
L'arbre ému, les oiseaux chanteurs  
Et les feuillées,  
Et les voix aux accords touchants  
Que le silence dans les champs  
Tient éveillées,

La brise aux parfums caressants,  
Les horizons éblouissants  
De fantaisie,

Les serments dans nos cœurs écrits,  
Tout en nous demande à grands cris  
La Poésie.

Nous sommes heureux sans froideur.  
Plus de bouderie ou d'humeur  
Triste ou chagrine ;  
Tu poses d'un air triomphant  
Ta petite tête d'enfant  
Sur ma poitrine ;

Tu m'écoutes, et je te lis,  
Quoique ta bouche aux coins pâlis  
S'ouvre et soupire,  
Quelques stances d'Alighieri,  
Ronsard, le poète cheri,  
Ou bien Shakspere.

Mais je jette le livre ouvert,  
Tandis que ton regard se perd  
Parmi les mousses,  
Et je préfère, en vrai jaloux,  
A nos poëtes les plus doux  
Tes lèvres douces !

Tiens, voici qu'un couple charmant,  
Comme nous jeune et bien aimant,  
Vient et regarde.  
Que de bonheur rien qu'à leurs pas !  
Ils passent et ne nous voient pas :

Que Dieu les garde !

Ce sont des frères, mon cher cœur,  
Que, comme nous, l'amour vainqueur  
Fit l'un pour l'autre.

Ah ! qu'ils soient heureux à leur tour !  
Embrassons-nous pour leur amour  
Et pour le nôtre !

Chère, quel ineffable émoi,  
Sur ce rivage où près de moi  
Tu te recueilles,  
De mêler d'amoureux sanglots  
Aux douces plaintes que les flots  
Disent aux feuilles !

Dis, quel bonheur d'être enlacés  
Par des bras forts, jamais lassés !  
Avec quels charmes,  
Après tous nos mortels exils,  
Je savoure au bout de tes cils  
De fraîches larmes !

Théodore de Banville (1823–1891)